



HAL
open science

Débat : La société de contrôle et le Covid-19

Mazarine Pingéot

► **To cite this version:**

| Mazarine Pingéot. Débat : La société de contrôle et le Covid-19. 2020. <halshs-04878456>

HAL Id: halshs-04878456

<https://shs.hal.science/halshs-04878456v1>

Submitted on 10 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-ND 4.0 - Attribution - No Derivative Works - International License

Débat : La société de contrôle et le Covid-19

Publié: 24 mai 2020, 19:05 CEST • Mis à jour le : 28 mai 2020, 13:26 CEST

Mazarine Pinget

Professeure agrégée de philosophie, Université Paris 8 - Vincennes Saint-Denis, Auteurs historiques The Conversation France



Entre téléphones et outils numériques, les individus transportent aujourd'hui avec eux les données qui les identifient. Shutterstock

La pandémie aurait pu être une métaphore de ce que Gilles Deleuze appelle la « société de contrôle ». En advenant bel et bien, elle nous enjoint de relire et d'essayer de comprendre le passage entre la société disciplinaire de Foucault et la société de contrôle, telle que la décrit Deleuze. A la décharge de Foucault, il avait lui-même annoncé cette transition, expliquant ceci en 1978 (*Dits et Ecrits*, III) :

Ces dernières années, la société a changé et les individus aussi ; ils sont de plus en plus divers, différents et indépendants. Il y a de plus en plus de gens qui ne sont pas astreints à la discipline, si bien que nous sommes obligés de penser le développement d'une société sans discipline. La classe dirigeante est toujours imprégnée de l'ancienne technique. Mais il est évident que nous devons nous séparer dans l'avenir de la société de discipline d'aujourd'hui.

Deleuze prend à son tour acte de la crise de la société disciplinaire, dans le premier numéro de L'Autre journal, daté de mai 1990. Il rappelle que les sociétés disciplinaires procèdent de grands ensembles, rendus visibles par l'architecture : écoles ou internats, prisons, hôpitaux, casernes, usines... Un quadrillage réglé dans l'espace et le temps – hérité de la gestion des grandes épidémies de peste – permettait à ces structures de surveiller les individus.

Cependant, ces institutions se voient concurrencées par le modèle du flux. Entre elles, la séparation n'est plus de mise, leur relative autonomie est rendue caduque et un langage commun s'instaure, celui du numérique. Dès lors, les murs s'ouvrent, il n'est plus besoin d'avoir « sous la main » les individus : ceux-ci portent en eux les données qui les identifient.

Surveillance individuelle

L'espace n'a plus vocation ni à enfermer, ni à identifier, il s'annule. Tout s'en trouve changé : les rapports de forces au sein des grands ensembles (patronat/syndicat pour l'usine par exemple) sont remodelés au profit d'un principe de concurrence individualisé, généralisé et intériorisé selon les leçons du marketing qui cherche à promouvoir le bonheur individuel dans l'entreprise, voire la liberté des moyens afin d'atteindre les objectifs – dont plus personne ne se demande qui les a fixés.

A ce propos, le dernier livre de Johann Chapoutot, *Libres d'obéir*, est édifiant, tissant un lien entre l'organisation de la société nazie, et le management des années 80, dont Reinhart Höhn fut le théoricien et le mentor : ancien et éminent juriste nazi, il a fondé la plus grande école de commerce à Bad Harzburg où tous les cadres influents de la RFA sont venus se former. Le titre est éloquent : « libre d'obéir ». Ainsi se redessine l'usine – modèle disciplinaire s'il en est – en entreprise, où chacun est « libre » d'entreprendre. Certes, mais à condition d'être contrôlé, puisque c'est bien le résultat qui décidera du « mérite ».

Les influences nazies du management moderne



Interview de Johann Chapoutot (La Grande Table, France Culture, janvier 2020).

Le modèle centralisé est donc concurrencé par un autre, où – pour paraphraser Pascal – le centre est partout, la circonférence nulle part : Deleuze use de ce qui est plus qu’une image – un symbole ! – pour rendre compte de la distinction entre la société disciplinaire et la société de contrôle. La première, l’argent : dans la société disciplinaire, c’est encore l’étalon-or qui ordonne les échanges et les valeurs. Dans celle de contrôle, les monnaies dépendent les unes des autres.

La deuxième, les machines : les sociétés disciplinaires avaient pour emblème et moteur les machines énergétiques, celles de contrôle les machines informatiques et ordinateurs. Les machines énergétiques couraient le danger du sabotage ; les machines informatiques celui du virus.

Le virus est la figure par excellence du flux, celui qui menace la société de contrôle parce qu’il en révèle la nature et le fonctionnement. Ce n’est d’ailleurs pas un hasard si ce qui inquiète l’informatisation généralisée s’appelle un virus.

Fonctionnement par projets

L’économie capitaliste s’en trouve elle aussi modifiée : celle du XIX^e et du XX^e siècle était de production, fondée sur la propriété. Celle du XXI^e siècle relègue la production dans les périphéries et lui préfère les services : « Ce n’est plus un capitalisme pour la production, mais pour le produit, c’est-à-dire pour la vente ou pour le marché », écrit Deleuze. Les institutions ne se rattachent plus à une figure centrale ou verticale, qu’elle soit l’État ou une puissance privée, elles sont désormais démantelées par des « gestionnaires » sur le modèle de l’entreprise.

À lire aussi : Relecture du post-scriptum de Gilles Deleuze pour temps numériques

Cette lecture éclaire par exemple la façon dont l’hôpital, pour des raisons d’optimisation de coût, a externalisé un certain nombre de ses prérogatives. L’hôpital de jour permet de fluidifier les allées et venues, le lieu se doit d’être de passage plus que de séjour. L’idée de stockage (de matériel ou d’homme) est contraire à la logique du flux (d’où l’impératif de gestion des stocks à flux tendus). Les prisons, débordées, délèguent au bracelet électronique le soin du contrôle.

Les écoles cherchent à imiter l’entreprise, en privilégiant le contrôle continu (que la réforme Blanquer introduit au baccalauréat) et le travail à distance. Quant à l’Université et à la recherche, elles ont elles-mêmes adopté la logique de marché, au détriment du temps long et donc non immédiatement rentable que nécessite toute recherche.

Le projet de Loi de programmation pour la recherche (LPPR) propose de contractualiser les projets de recherche. Or tout contrat se donne des échéances, et ces échéances, même échelonnées, sont nécessairement de contrôle. Voilà donc une autre modalité de la société de contrôle, d’autant que les contrats se font entre des parties inégales.

La description d'un tel modèle porte en elle une charge critique évidente. Mais Deleuze ne cherche pas à hiérarchiser les différents modèles de société. Mettre au jour les modes de fonctionnement de la société de contrôle se veut le préalable à une réflexion sur les formes de résistances possibles. Il s'agit aujourd'hui de trouver l'antidote au virus. Un vaccin n'y suffira peut-être pas.